



**Bieke Depoorter**  
*sans titre, extrait de Ou Menya, 2008-2009*  
© B. Depoorter / Magnum.

# Distantes mais si proches

---

LES PHOTOGRAPHIES DE VOYAGE DE  
BIEKE DEPOORTER

3

La photographe Bieke Depoorter (° 1986) n'a pas perdu son temps. Les photos réalisées pour son projet de fin d'études lui ont permis de décrocher dès le départ le *HP Magnum Expression Award*. Le projet *Ou Menya* (Chez moi) était à la fois simple et aventureux. Depoorter est montée dans le Transsibérien sans plan préétabli. En arrivant dans des villages reculés, elle demandait à des gens si elle pouvait dormir chez eux. Comme elle ne parlait pas russe, elle leur montrait un papier comportant la traduction de: «Je ne souhaite pas aller à l'hôtel, parce que je n'ai pas beaucoup d'argent et que je veux voir comment on vit en Russie.» La confiance était réciproque. La parole, pas toujours nécessaire.

Les photos racontent l'hospitalité de ces grandes familles qui ont du mal à joindre les deux bouts. Confrontées à des conditions d'existence difficiles, elles vivent entassées sur quelques mètres carrés. Avec tous leurs membres, elles sont animées d'un instinct primaire, voire animal: se sentir en sécurité. Le froid glacial à l'extérieur, l'humidité qui suinte des murs et les paysages (de nuit) désolés contrastent avec la chaleur communicative des habitants.

*Ou Menya* n'a pas été un coup de chance sans lendemain. Des séries d'impressions de voyage à Sète, Istanbul, aux États-Unis ou en Égypte ont suivi. En 2012, Depoorter est devenue *nominee* (lauréate sélectionnée) de *Magnum*, en 2014 *associate member* (membre associé) et en 2016 *member*. Elle a intégré avec brio la prestigieuse agence photographique. Qu'est-ce que *Magnum* a bien pu déceler si vite chez elle? Qu'est-ce que Bieke Depoorter nous fait voir avec tant de constance? Qu'est-ce qui rend ses photographies si saisissantes?

## Une intimité partagée

Bieke Depoorter a vite trouvé sa propre voie - une niche qu'elle a elle-même créée - à une époque où pourtant rien ne semble échapper à l'objectif. On photographie à tout va, tout le temps et partout, comme si le cliché devait remplacer le vécu au moment de le vivre; comme si le *selfie*, cet autoportrait photographique, comptait plus que la vue elle-

même; comme si les photographes pressés ne songeaient qu'au présent et ne donnaient donc à voir que des instantanés.

Bieke Depoorter fait exactement l'inverse: elle s'exfiltre autant que possible de ses prises de vues et privilégie les instants les plus authentiques. De la sorte, elle revisite la photographie de voyage et de reportage. L'insolite se cache dans l'évident, non dans le spectaculaire ou l'extrême. La photographe nous montre des instants quotidiens et des scènes auxquelles, sans elle, nous n'aurions pas prêté attention. Non pas parce qu'elle s'est déplacée physiquement, à des milliers de kilomètres de chez elle, dans un environnement spécial, avec des habitants peu ordinaires, mais plutôt parce qu'elle sait se mettre à la place des gens. C'est une photographe qui se hasarde en terre inconnue. Son attitude ouverte et vulnérable lui permet de se rapprocher des gens. Les familles qui l'ont accueillie continuent en sa présence de faire comme si de rien n'était et la laissent accéder aux lieux les plus intimes comme le lit et le coin toilette. Non, cette photographe n'est pas voyeuriste. Elle ne regarde pas par le trou de la serrure, mais partage les joies et les peines de ses hôtes. Non, ceux-ci ne sont pas exhibitionnistes. Ils ne nous imposent pas leur intimité avec ostentation, comme un choc. Les conditions à remplir sont nombreuses avant de pouvoir prendre des photographies, et a fortiori les rapporter quand elles sont réussies. Le cadre, le moment, la lumière, les gens et la photographe ne doivent pas tricher ni en faire de trop. Ensemble, ils créent quelque chose d'étonnant: une intimité partagée.

Tout a peut-être commencé par un mensonge utile. Bieke Depoorter ne cherche pas à être hébergée comme une étudiante partie sans réfléchir faire le tour du monde. La demande est un prétexte, une étape indispensable pour franchir le seuil de ces indi-



vidualités (*Ou Menya*) et aboutir à un sentiment de communauté afin d'engendrer l'authenticité. Sur le billet qu'une amie avait rédigé pour elle en russe, il n'y a pas la vérité, rien que la vérité. Le but ultime de sa demande d'hospitalité n'est pas de trouver un endroit pour dormir à peu de frais au cours d'un voyage touristique, mais de «prendre» puis de «faire voir» des photographies. Somme toute, Bieke Depoorter ne s'invite pas seulement elle-même; à son retour, elle nous invite, comme spectateurs, à voir les épreuves et la sélection de ses photos. Nous sommes là, derrière son épaule, à promener nous aussi notre regard dans ces pièces exiguës. Nous voyons ce que Bieke Depoorter nous fait voir: des fragments d'un univers saisi sur le vif. C'est peut-être nous, les spectateurs, qui sommes les plus voyeurs.

Je dois avouer que j'aime regarder à l'intérieur des maisons en me promenant le soir. Lorsque les rideaux ne sont pas tirés et qu'une lampe accueillante est allumée, je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil pour voir comment les gens vivent. Pas trop longtemps cependant, car je ne voudrais pas avoir l'air de les espionner. Je suis donc très reconnaissant à Bieke Depoorter d'être entrée pour moi dans ces maisons et de m'autoriser à regarder aussi à loisir, sans me sentir coupable. Pour autant, ces photos me gênent un peu. Elles suscitent une foule de questions. Est-ce qu'il m'appartient de voir tout cela? Comment l'intimité se voit-elle? Comment se sentir chez soi chez les autres? Comment s'est opérée la mondialisation? Pourrais-je faire de même, laisser une photographe dormir chez moi et mettre ainsi à nu ma vie familiale? Est-ce que les Belges ou les Néerlandais, plutôt timorés, disposant d'un niveau de vie moyen largement supérieur et d'un espace habitable nettement plus grand, seraient aussi hospitaliers? On en revient finalement, outre le métier et l'œil exercé de la photographe, à des



À gauche :

**Bieke Depoorter**

*sans titre, extrait de I Am  
about To Call It a Day,  
2010-2014*

© B. Depoorter / Magnum.

**Bieke Depoorter**

*sans titre, extrait de I Am  
about To Call It a Day,  
2010-2014*

© B. Depoorter / Magnum.

qualités humaines: une confiance réciproque, de bonnes intentions et de l'empathie. La photographe n'utilise pas son appareil pour porter un jugement. La vie ne prend pas la pose devant elle (ou du moins pas trop). Et nous nous sentons bien accueillis.

### Tuer le temps

Sans bien s'en rendre compte, Bieke Depoorter a posé, avec *Ou menya*, les premiers jalons de son œuvre future. Le projet, récompensé, a constitué une épreuve de vérité. Les photos de Russie se conçoivent surtout comme une série. Elles sont plus à leur avantage ensemble. Individuellement, elles semblent encore «brut de décoffrage». Je n'en préfère aucune. Il me les faut toutes, pour les confronter. Dans l'ouvrage né de ce projet<sup>1</sup>, Depoorter présente ses photographies dans l'ordre, sur une ou deux pleines pages, alternant les formats «portrait» (une page) et les formats «paysage» (deux pages). Parfois, on découvre une partie d'une pièce vide, comme autant de scènes non jouées du théâtre de la vie. D'autres fois, Bieke Depoorter ne lâche pas ses hôtes, qui remplissent le champ. Il n'y a guère de place pour prendre de la distance. La vie ne se laisse pas enfermer dans un rectangle. Hors photos et hors livre, la vie suit son cours.

À deux reprises seulement, elle demande aux occupants des lieux de prendre la pose. Une adolescente dans une nuisette blanche transparente se tient debout, quelque peu gênée, dans le coin d'une pièce. Elle est devant nous, en sous-vêtements, regarde droit dans l'objectif et ne sourit pas. Elle croise ses jambes, en grande partie dénudées. Ses pieds sont crispés. La pose qu'elle prend crée de la distance et la rend, à mes yeux, d'autant plus fragile. Son équilibre est mal assuré. Derrière elle, un papier peint vert tirant sur le jaune avec des motifs de tournesols et un poster kitsch représentant un



Bieke Depoorter  
sans titre, extrait  
de *In between*,  
2011-

© B. Depoorter / Magnum.

paysage de nature égayent la pièce. Un lit encore défait pouvant servir de sofa montre que la distinction entre chambre à coucher et pièce à vivre, comme dans bien des familles hôtes, n'est pas nette. Une page plus loin, Bieke Depoorter zoome sur le coin de la pièce, sans l'adolescente. Des détails apparaissent encore plus nettement: l'interrupteur, la griffure sur le papier peint, le vêtement coincé en haut de la porte refermée. La photographe a besoin de ces moments de répit. Juste après, dans des pièces pleines à craquer, nous ne savons, en effet, où donner du regard.

La seconde photographie en pose fait également partie d'un diptyque. Elle représente comme la précédente des fillettes en sous-vêtements, plus colorés cette fois et destinés davantage aux enfants. Deux petites ballerines montrent fièrement à Bieke ce qu'elles savent faire: une jambe tendue en l'air à la verticale. Les deux sœurs se tiennent mutuellement pour ne pas tomber. Elles se sont entraînées pendant des heures avant d'obtenir ce résultat. L'autre volet de la double page qui leur est consacrée traduit l'ennui de ces fillettes. L'une d'elles feuillette un album photos. Nous ne voyons pas sa tête, cachée derrière une porte d'armoire ouverte. Sa sœur dirige son regard vers elle. La plus grande partie du champ est occupée par un papier peint vert pâle. Un trampoline individuel et un hula-hoop attendent d'être utilisés. Voilà ce que font ces habitants la plupart du temps: tuer le temps. Rester allongés sur un lit. Fumer des cigarettes. Se couper les cheveux. Se maquiller. S'habiller ou se déshabiller. S'endormir. Se réveiller.

### **La photographe grelotte elle aussi**

Entre-temps, Depoorter nous montre l'extérieur. Il fait nuit ou le jour commence à se lever; la très faible lumière naturelle donne du grain aux photos. Nous devons faire un effort pour bien distinguer les objets et les personnes. Les hôtes se lavent dehors, dans une cabane de bain ou en plein air, avec un seau, dans la neige. Le froid est glacial, mais la lumière clémente sur une peau mouillée dégage une certaine chaleur. Quelles sont les interactions entre l'extérieur et l'intérieur? Une question que Depoorter se pose à chaque voyage. Les vues de loin mettent en perspective la manière dont les habitants se protègent pour vivre ensemble. Dans la froide Russie transsibérienne, l'extérieur affirme toujours sa présence dans les pièces. Des vêtements, des bonnets et des couvertures d'appoint sont à portée de main. Des seaux en plastique et du papier journal absorbent l'humidité. Des appareils de chauffage apportent un peu de chaleur. Sous l'effet de l'humidité, le papier peint se gondole et le linoléum au sol se fend. Non seulement le papier dissimule les endroits humides ou moisissés, mais il casse le vase clos de cet univers par ses motifs colorés. Sur les murs, une abondance de photos, de posters, un tapis accroché ou une toise en guise de promesse. Couche sur couche, comme si les chambres devaient, elles aussi, s'emmitoufler. Puis il y a les contacts humains dans les maisons. Il y a peu d'espace pour l'intimité corporelle. Les générations vivent dans la promiscuité. On dort là où il reste une place. La sphère privée est une utopie ou du moins un combat quotidien. La seule étreinte est celle d'une jeune femme à table, le matin, qui serre ses bras contre elle en grelottant.

Bieke Depoorter grelotte elle aussi. Elle se plonge dans la vie de la famille. L'absence de distance détermine son point de vue. Elle ne saurait demeurer étrangère à ce cadre familial et spatial. Une fois seulement nous la voyons dans une glace prendre la photo.

Nous notons aussi dans les différentes chambres la présence du même sac de couchage bordeaux et bleu, déroulé sur le sol ou sur un siège. La photographie de passage participe à la photo mais finit par s'effacer. Reste son coup d'œil. Elle évite une trop grande proximité avec la famille. Une nuit lui suffit pour tout voir. Bieke Depoorter affectionne les transitions: entre le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité, l'intérieur et l'extérieur, le calme et l'animation, l'habillement et la nudité, l'implication et la distanciation. C'est précisément dans les interfaces, dans l'entre-deux que les réalités deviennent tangibles, vécues et authentiques.

### **Pays de contrastes**

Bieke Depoorter nous montre-t-elle «comment on vit en Russie», ainsi qu'elle l'avait indiqué sur son petit billet? Ce n'est pas sa priorité. Encore moins lorsque nous examinons les séries qui suivent. Après la Russie, la photographe a choisi l'Amérique, «pays de la liberté». Aux États-Unis, elle ne prend pas le train mais fait du stop et ne choisit pas ses destinations. Cette série s'intitule *I Am about To Call It a Day* (Je vais m'arrêter là pour aujourd'hui). Avant de s'endormir, les gens méditent pour trouver plus facilement le sommeil. Le regard se tourne vers l'intérieur. Tout devient calme. Ici, de l'autre côté de l'Atlantique, le contact physique occupe une plus grande place que dans la série transsibérienne. La partie réservée au couchage est plus nettement séparée de la partie pour vivre. Bieke Depoorter se tourne aussi vers le lit. Un couple âgé se tient enlacé devant un mur couvert de plaquettes décoratives avec parfois des préceptes de vie. Malgré les câlins et bien que les familles disposent d'un meilleur confort matériel, la série américaine dégage une plus grande impression de désespoir et de solitude. Une petite fille s'ennuie et passe son temps à faire des bulles de chewing-gum dans une chambre jonchée de jouets.

Autre différence: Bieke Depoorter ne se contente plus de la communication non verbale. Par l'intermédiaire de l'anglais, elle introduit un élément narratif dans ses photographies. Pour alterner avec les scènes familiales, Depoorter présente encore des pages (dans le livre<sup>2</sup>, imprimés sur du papier moins épais) mais aussi de petits textes photographiés, comme des pancartes d'un film muet. Il est très dur de lire la lettre d'adieu d'un père qui doit abandonner pendant plus de trois ans femme et enfant, ou la page du journal intitulé *My Useless Existence* (Mon existence inutile): *To fail as a person, friend, wife, and finally mother is truly the best definition of a useless existence* (Échouer comme personne, amie, épouse puis mère est vraiment la meilleure définition d'une existence inutile). La page date du 2 juillet 1997. La femme a voulu partager cette page de son passé. Bieke Depoorter expose fugitivement au regard des vies brisées. Ses images sont aussi plus individualistes: moins granuleuses, plus cadrées et plus autonomes. Certaines rappellent des photographies de films de David Lynch. Sur une pente boisée, une femme prend un bain de minuit dans un évidement rectangulaire d'une surface de béton; elle se baigne dans une lumière artificielle. Inimaginable. Un réalisateur n'aurait pas fait mieux pour mettre en scène ce moment de plaisir ostentatoire que cette femme éprouve à rester allongée seule. Une autre photographie semble montrer un échantillon sociologique d'un documentaire de Louis Theroux: une famille, dans une voiture, s'émerveille devant les illuminations de Noël des riches. Une multitude de petites lumières artificielles qui laissent rêveur et ce drapeau américain qui flotte sur

«le pays de la liberté et le foyer des braves». L'Amérique: pays de contrastes, d'inégalités et de possibilités infinies.

### **Faire pour le mieux**

En 2011, année de la révolution de la place Tahrir au Caire, Bieke Depoorter lance la réalisation de la série *In between* (Entre-temps). Sur son site Internet, elle la définit comme une série en devenir. La lumière du Caire est plus chaude que celle de Russie. Le clair-obscur est plus pictural. Il donne des scènes fortes. Une scène de petit-déjeuner à contre-jour, cadrée symétriquement, évoque les tableaux orientalistes d'Ingres. Un moment sublime où tout est parfaitement ordonné. Au Caire, Bieke Depoorter est de nouveau confrontée à un autre mode de vie: une autre religion, un autre type de relations entre hommes et femmes, une façon de vivre plus proche du sol et des maisons facilitant la transition entre l'intérieur et l'extérieur. Désarmante est cette photo montrant une fillette dans son lit, qui rit aux éclats quand des pigeons entrent dans la pièce. Le bonheur tient dans cet instant. Le bonheur d'être présente à un tel moment et de prendre la photo au bon moment. Entre-temps, à l'extérieur, une révolution est en marche.

Bieke Depoorter réussit aussi près de chez elle. Les images qu'elle a prises en 2011 au domicile du peintre flamand Roger Raveel (1921-2013) sont d'une beauté bouleversante: le peintre serrant contre lui sa femme, le peintre prenant une collation, le peintre peignant sur un marchepied, le peintre nous faisant un geste d'adieu à travers une fenêtre dans laquelle se reflète le paysage qu'il a si souvent peint. Depoorter fixe l'univers intime dans lequel Raveel a observé puis mis en couleur sur une toile blanche les faits et gestes de chacun. Roger Raveel est décédé en janvier 2013. Nous devons brutalement parler de lui au passé. De l'autre côté de la fenêtre, nous répondons à son geste d'adieu.

Bieke Depoorter nous fait voir comment vivent les gens, comment ils vivent *ensemble* et comment, chacun à sa manière, ils essaient de faire au mieux. Il y a entre les séries de photographies davantage de ressemblances que de différences. L'individuel et l'intime touchent à l'universel. Pour résumer, l'œuvre en devenir nous montre en premier lieu la satisfaction des besoins fondamentaux de la vie: s'habiller, se nourrir, se protéger, se réchauffer, se faire plus beau ou plus belle et rendre sa vie plus belle, tuer le temps. Quand on n'y prête garde, la vie se résume à partager une pièce, s'abandonner à l'instant présent, profiter de la lumière, devenir visible, exister.

### **Kurt De Boodt**

*Associé au centre d'arts Bozar de Bruxelles - critique - poète.*

*kurt.de.boodt@telenet.be*

*Traduit du néerlandais par Jean-Philippe Riby.*

[www.biekedepoorter.com](http://www.biekedepoorter.com)

### **Notes**

- 1 Paru aux éditions Lannoo de Tielt en 2011.
- 2 Paru aux éditions Frey de Zurich en 2014.